

Jeu

Des amours qui tiennent promesse : *Soirée chaude!*

Solange Lévesque

Portraits d'actrices

Numéro 84, septembre 1997

URI : id.erudit.org/iderudit/25451ac

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Cahiers de théâtre Jeu inc.

ISSN 0382-0335 (imprimé)
1923-2578 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Lévesque, S. (1997). Des amours qui tiennent promesse : *Soirée chaude!* *Jeu*, (84), 8–11.

Tous droits réservés © Cahiers de théâtre Jeu inc., 1997

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne. [<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>]



Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche. www.erudit.org

SOLANGE LÉVESQUE

Des amours qui tiennent promesse

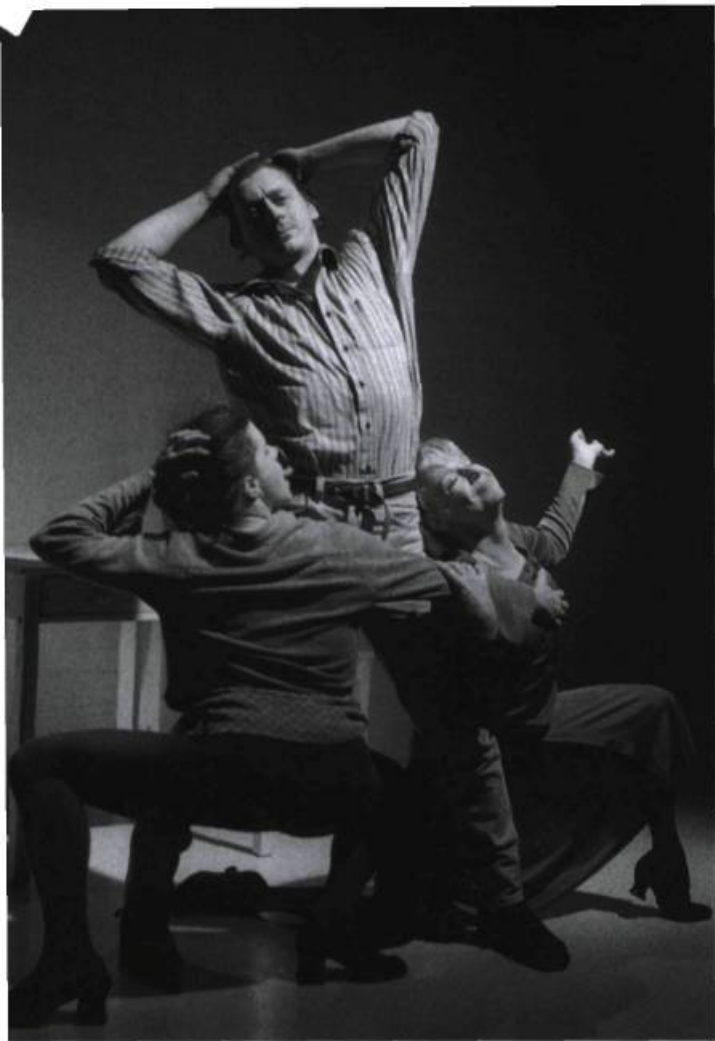
Les Amours

Jean-Pierre Ronfard, dont le travail créateur est en continu bouillonnement, s'est penché cette fois-ci sur l'amour et le cortège de préjugés et de lieux communs auxquels le sentiment amoureux peut prêter flanc. Fidèle aux sources savantes dont il s'inspire souvent et à son sens du risque et de la recherche, Ronfard a donc réuni onze sketches (dix dont il est l'auteur, plus un) qui composent un ensemble de variations sur un thème, variations qui adoptent des tons très différents, de l'ironie la plus mordante à l'émotion intense, de la confiance au jeu verbal flamboyant, et diverses formes : monologue, dialogue, séquences chorégraphiées. L'amour est donc envisagé sous plusieurs de ses nuances et abordé dans une multiplicité de discours et de manifestations. Chacun des jeux dramatiques est introduit et souligné par un thème musical fort à propos de Catherine Gadouas. Il est important de mentionner que la soirée fait globalement l'objet d'une sorte de méta-mise en scène propre à susciter les échanges : le foyer a été aménagé en petit restaurant et c'est avec « soupe consistante », entrées et boissons chaudes que les spectateurs sont accueillis ; on a d'ailleurs pris soin de les inviter à se présenter une heure à l'avance.

Soirée chaude !

SPECTACLE EN DEUX PARTIES : *les Amours* ET *15 Secondes. Les Amours*, TEXTE DE JEAN-PIERRE RONFARD. MISE EN SCÈNE : JEAN-PIERRE RONFARD, ASSISTÉ D'OLGA CLAING ; BANDE SONORE : CATHERINE GADOUAS. AVEC MANON BRUNELLE, DANIEL GADOUAS, PASCALE MONTPETTIT, LOUIS-DAVID MORASSE, DANIELE PANNETON, LUC PICARD ET JEAN-PIERRE RONFARD. *15 Secondes*, TEXTE DE FRANÇOIS ARCHAMBAULT. MISE EN SCÈNE : NORMAND D'AMOUR. AVEC NORMAND D'AMOUR, MICHEL LAPRISE, DAVE RICHER ET MARIE-HÉLÈNE THIBAUT. POUR LES DEUX ŒUVRES : SCÉNOGRAPHIE : CHARLOTTE ROULEAU ; COSTUMES : RICHARD LABBÉ, ASSISTÉ DE CAMILLE DEMERS ; ÉCLAIRAGES : SYLVIE MORISSETTE. PRODUCTION DU NOUVEAU THÉÂTRE EXPÉRIMENTAL, PRÉSENTÉE À L'ESPACE LIBRE DU 3 AU 22 MARS 1997.

Un minimum de décor, quelques accessoires, des éclairages simples mais très efficaces (d'où l'humour n'est pas absent) et des costumes contemporains sobres achèvent d'habiller le spectacle. Dans la salle même, un demi-cercle tracé sur le sol délimite l'espace de jeu et quelques projecteurs suffisent à créer un environnement assez abstrait pour situer l'action dans un lieu où tout peut arriver. Le spectacle s'ouvre sur un dialogue intitulé « Agathon ou De l'amour » ; s'inspirant du style du *Banquet* de Platon, sept personnages, quatre hommes et trois femmes, échangent leurs considérations et leurs réflexions sur l'amour. Ce dialogue aurait bien pu ressembler à une parodie ; mais il n'en est pas une. Certes, il emprunte la forme du dialogue socratique, à la différence qu'il donne d'emblée aux femmes un rôle très actif ; et s'il fait usage d'une fine ironie, il ne sacrifie pas le sens sur l'autel du comique ; ses propos demeurent substantiels et installent le ton et la teneur du spectacle qui commence. « Agathon... », qui fait office d'introduction, se termine sur l'évocation de l'histoire d'une certaine tribu vraisemblablement africaine, histoire que, par astuce de l'auteur, la narratrice ne racontera jamais, puisque cette première variation sera bientôt interrompue en plein suspense pour donner lieu à une



« Coup de foudre ».

Les Amours, de Jean-Pierre Ronfard, présentées par le NTE. Sur la photo : Luc Picard, Pascale Montpetit et Danièle Panneton.
Photo : Mario Viboux.

seconde intitulée « Coups de foudre ». Ce jeu comprend les sept mêmes personnages que la première partie et il est entièrement joué sans paroles. À coups de tonnerre et d'éclairs, des couples de toutes sortes (parfois des trios) seront donc littéralement *frappés* par l'amour ; la forme concrète de ces foudroiements donne un recul critique formidable quant à l'attrance irrésistible, littéralement « électrique », qui fait se quitter et se rapprocher les protagonistes.

La troisième variation est constituée d'un sketch à deux absolument décapant sur le thème « Dis-moi que tu m'aimes », illustrant les nombreux écueils, les culs-de-sac que peuvent rencontrer hommes et femmes quand ils veulent pousser l'autre à exprimer verbalement, de telle manière et à tel moment donné le sentiment amoureux. Elle nous fait parcourir le cercle de ce jeu à deux, qui doit nécessairement passer par l'affrontement pour arriver à sa conclusion. La quatrième, nommée « Drame futuriste italien » (un texte de Bruno Corra et Emilio Settinelli) est divisé en trois actes et interprété par deux personnages. Ce sketch bref d'une désespérante banalité et d'une exaspérante lenteur (voulue et bien exploitée) montre en quelques minutes qui paraissent des semaines l'ennui et la monotonie qui peuvent s'installer dans un couple. Le titre décoche une flèche empoisonnée aux films italiens de la nouvelle vague ; sa répétition exacte à

trois reprises, avec pour tout changement une page de calendrier datée d'une année différente lancée en l'air par la femme du couple, fait sourire ; au-delà de l'absurdité comique de la situation, les costumes des acteurs et les dates du calendrier qui correspondent aux dates de présentation du spectacle inscrivent clairement ce futur aujourd'hui.

Dans un tout autre registre, « Un amour comme le nôtre » subvertit l'ordre habituel en faisant se jouer l'amour sur le mode de la haine. Le sketch fait se rencontrer un homme et une femme qui ont été amants, et qui se rappellent, en se baladant bras dessus, bras dessous, les pires horreurs qu'ils se sont infligées jadis : taloches, humiliations, vexations, violences physiques et mentales de toutes sortes, comme s'ils se parlaient de la température, en conservant toujours une distance, le ton d'un accord tacite entre les partenaires. À force de se remémorer ces souvenirs avec volupté, ils finissent par succomber à la tentation de récidiver « en souvenir de notre haine », disent-ils ; d'un commun accord, ils s'empoignent littéralement de partout où ils le peuvent et s'invectivent à qui mieux mieux, mêlant le discours du désir à celui de la

haine et à la violence. Le contraste entre le discours et le geste, entre la politesse et la brutalité vient bousculer le spectateur et donne à ces empoignades leur sens et leur complémentarité. À cette variation succède « Paroles d'amour », un jeu pour quatorze d'hommes qui se joue en cinq minutes ; la règle en est simple : « Dire le plus de choses possible sur un même sujet et un temps limité, aller au bout de chaque pensée d'un seul élan, sans hésitation ni bafouillage. » L'obligation de parler libre et contraint tout à la fois ; ils parleront d'amour, évidemment. Rapidement à court d'inspiration, les protagonistes récitent des chansons, reprennent des fragments de textes poétiques. Non, parler n'est pas si simple qu'il ne paraît, et l'on a bien vite recours aux paroles des autres pour évoquer (ou taire !) sa propre expérience.

« L'homme que j'ai connu » constitue, à mon avis, le plus touchant et le plus poignant des mouvements de ces variations. Trois femmes y évoquent le souvenir d'un disparu qu'on comprend avoir été le même homme ; trois femmes qui l'ont aimé différemment et qui, surtout, ont connu dans ce personnage absent autour duquel tournent leurs monologues un compagnon et un amant tout différent. Elles en parlent avec émotion, très librement. Petit à petit, elles font apparaître pour nous, à travers leurs récits, trois portraits subjectifs qui se superposent et donnent à voir les facettes contradictoires de la personnalité du défunt. Impossible, en dépit des références anecdotiques non correspondantes, de ne pas sentir planer l'âme de Robert Gravel au-dessus de ce trio endeuillé qui tente, par les mots, de faire revivre celui qu'elles ont perdu et qui s'est inscrit dans leur histoire de vie.

« Chant d'amour à cinq voix » est une exploration assez lyrique de simples paroles d'amour, où hommes et femmes essaient de saisir les messages infinis que peuvent résumer ces mots simples que s'échangent les amants. Comme une sonate, cette partie est divisée en trois mouvements : le premier a pour thème : « Qu'est-ce que je dis quand je te dis mon amour ? » ; le deuxième : « Qu'est-ce que j'entends quand tu me dis mon amour ? » ; et le troisième : « Quand tu ne dis plus mon amour, qu'est-ce que je dis ? » Chacun répond à sa manière à ces questions, révélant ainsi un autre champ de la subjectivité des sentiments humains.

« Je ne l'ai pas assez aimé » constitue une suite à « L'homme que j'ai connu ». Une femme nous livre, à la troisième personne, le monologue intérieur qui surgit en elle, devant le « corps étendu » et le « visage figé » d'un amant décédé, s'interroge sur l'amour qu'elle lui a porté et sur le sillage que son départ laisse en elle. Il s'agit, encore une fois, de l'évocation d'un disparu et des traces vivantes du deuil : « Je suis malade mais je guérirai. J'ai mal. Je n'aurai plus mal. Je guérirai. Je veux guérir. Je suis malade d'amour ; on ne meurt pas de cette maladie [...] On ne meurt pas



Normand D'Amour et Dave Richer dans *15 Secondes*, de François Archambault.
Photo : Mario Viboux.

d'amour. » Écrit dans une langue sobre et directe, ce solo qui va droit au cœur prolonge donc le mouvement des trois récits de femmes tout en l'approfondissant.

Mais Ronfard est toujours repris par la vie et, tout de suite, il ramène le public à la joie et au plaisir en lui proposant « Gros cochon ou les fruits de l'amour », un sketch à deux jubilatoire. Avec l'humour et le double sens joyeux que l'argument emprunte, ce duo met en scène un homme et une femme, le premier montrant à la seconde, fruit à l'appui de sa leçon de choses, comment préparer une mangue avec ses mains pour ensuite la manger sans avoir besoin d'un couteau pour la découper. En conclusion, « Silence mon amour » réunit les sept acteurs. Au tout début, un texte de Ronsard est projeté sur le mur, où il est question d'amour et de pommes. Tandis qu'un homme assis peint lentement une pomme à la gouache sur le dos d'une femme accroupie entre ses jambes, les autres forment des couples virtuels et éphémères qui viendront croquer (littéralement) la pomme de diverses manières, drôles, évocatrices des jeux amoureux.

Soirée chaude ! donnait à la substance des textes tout l'espace nécessaire pour être vraiment reçue par les spectateurs.

15 Secondes

La seconde partie de la soirée mettait à l'affiche une œuvre de François Archambault plus traditionnelle dans sa forme mais non moins percutante : *15 Secondes*, une pièce écrite pour le comédien Dave Richer, à sa demande. Richer est atteint de paralysie cérébrale, le personnage aussi. C'est donc un moment de la vie d'un jeune homme qui vit avec son frère et qui lutte pour son autonomie qui fait l'argument de la pièce ; son handicap ne lui enlève aucun des désirs normaux d'un homme de son âge : travailler, jouir de la vie, avoir un amour. Évidemment, séduire une femme est plus compliqué lorsqu'on est atteint d'un handicap qui touche l'expression verbale et oblige à se déplacer en fauteuil roulant... C'est pourtant ce que Mathieu réalisera, lorsque patience et imagination déployées, il arrivera à attirer sur lui l'attention d'une amie de son frère et à éveiller en elle des sentiments amoureux. Le principal handicap ne réside pas toujours là où on croit le trouver ; c'est ce que la conquête patiente de Mathieu démontrera, sans didactisme. Mis en scène avec beaucoup d'efficacité par Normand D'Amour, ce texte soulève nombre de questions audacieuses et confronte le spectateur avec une situation à laquelle il n'est pas habitué : ici, le comédien qui interprète Mathieu ne *joue* pas la paralysie cérébrale ; il en est véritablement atteint. Avec tout ce que cela comporte d'imprévu pour l'acteur et pour le spectateur, qui doivent tous deux composer avec cet élément de réalité. Dave Richer s'avère un acteur plein de finesse et de naturel, doué de charisme et d'un sens comique certain. À ses côtés, Marie-Hélène Thibault et Normand D'Amour offrent un style de jeu plein de fraîcheur, convaincant.

Conçue dans l'esprit du NTE, qui tire presque toujours le maximum des éléments dont il dispose, cette *Soirée chaude !* donnait à la substance des textes tout l'espace nécessaire pour être vraiment reçue par les spectateurs. À l'issue de la soirée, ceux-ci sont invités à demeurer dans la salle pour participer à une discussion avec les acteurs et concepteurs des deux spectacles. De factures très différentes, les deux œuvres se complétaient étonnamment bien, autant dans leur thématique que dans le parti pris de simplicité avec lequel elles étaient mises en scène. **J**